

Clarice Lispector

LE LUSTRE

Traduit du brésilien par  
Jacques et Teresa Thiériot



*des femmes*  
Antoinette Fouque



## LE LUSTRE



CLARICE LISPECTOR

LE LUSTRE

ROMAN

*Traduit du brésilien*  
*par*  
*Jacques et Teresa Thiériot*

*des femmes*  
Antoinette Fouque

© 1946, Clarice Lispector

Titre original *O Lustrre*

© 1990, Des femmes

6, rue de Mézières, 75006 Paris

pour l'édition française.

ISBN PDF : 9782721008404

ISBN PNB PDF : 9782721008428

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

Elle serait fluide toute sa vie durant. Mais ce qui avait accusé ses contours et les avait attirés vers un centre, ce qui l'avait illuminée contre le monde et lui avait donné un intime pouvoir, ç'avait été le secret. Secret auquel elle ne saurait jamais penser en termes clairs, de crainte d'envahir et de dissoudre son image. Et qui pourtant avait cristallisé au plus profond d'elle-même un noyau lointain et vivant et jamais n'avait perdu sa magie — l'alimentant dans son flou insoluble comme la seule réalité qui à ses yeux devrait toujours être perdue. Debout sur le pont fragile, tous deux se penchaient sur la rivière et Virginia, inquiète, se sentait flageoler comme si ses pieds nus flottaient sur les remous calmes des eaux. C'était un jour sec et violent, fait de larges aplats ; les arbres grinçaient au vent tiède crispé par de brusques refroidissements. Sa robe mince et déchirée de gamine était traversée par des frissons d'air frais. La bouche sérieuse, pressée sur la branche morte du pont, Virginia plongeait ses yeux distraits dans les eaux. Soudain elle se figea, tendue et légère :

— Regarde !

Daniel avait tourné rapidement la tête — accroché à une pierre, un chapeau trempé, alourdi et foncé par l'eau, que le flux de la rivière essayait brutalement d'entraîner, et qui résistait. Jusqu'à ce qu'il perdît ses dernières forces, et, emporté par le courant rapide, disparût en tressautant dans les bouillons d'écume, content eût-on dit. Ils hésitaient, sous le coup de la surprise.

— Nous ne pouvons en parler à personne, finit par chuchoter Virginia, d'une voix distante et vertigineuse.

— Oui..., même son frère avait eu peur, il acquiesçait... et les eaux continuaient leur course. Même si on nous questionne à propos du noy...

— Oui, faillit crier Virginia... Et ils se turent de toutes leurs forces, les yeux écarquillés et farouches.

— Virginia..., dit Daniel, lentement, avec une crudité qui rendait son visage tout anguleux, je vais jurer.

— Oui... mon Dieu, mais on jure toujours...

Daniel réfléchissait tout en la regardant et elle ne bougeait pas son visage, dans l'attente qu'il trouvât en elle la réponse.

— Par exemple... que tout ce que nous sommes... se change en rien... si on en parle à quelqu'un.

Il avait dit des mots si graves, si beaux, la rivière roulait, la rivière roulait. Les feuilles couvertes de poussière, les feuilles épaisses et humides des berges, la rivière roulait. Elle voulut répondre et dire oui, oh oui ! ardemment, presque heureuse, en riant malgré ses lèvres sèches... mais elle ne pouvait parler, elle ne savait plus respirer, tant elle était troublée. Les pupilles dilatées, le visage soudain étré-

ci et décoloré, précautionneusement elle fit un signe d'assentiment de la tête. Daniel s'écarta, Daniel s'éloignait. Non ! Elle voulait crier et lui dire de l'attendre, de ne pas la laisser seule sur la rivière, mais il continuait. Le cœur battant dans un corps subitement vidé de son sang, le cœur débridé, tombant furieusement, les eaux qui couraient, elle essaya d'entrouvrir ses lèvres, de souffler ne fût-ce qu'un mot blafard. Tel le cri impossible, dans un cauchemar, aucun son ne s'entendit et les nuages glissaient, véloces dans le ciel, vers un destin. Sous ses pieds les eaux murmuraient — et en proie à une claire hallucination elle pensait : ah oui, ainsi donc elle allait tomber et se noyer, ah oui. Quelque chose d'intense et de livide comme la terreur mais de triomphant, une certaine joie folle et attentive emplissait à présent son corps et elle s'attendait à mourir, la main crispée comme pour toujours sur la branche du pont. Alors Daniel se retourna :

— Viens, dit-il l'air étonné.

Elle le regarda du fond tranquille de son silence.

— Viens, espèce d'idiote, répéta-t-il en colère.

Un temps mort étira longuement les choses. Elle et Daniel étaient deux points silencieux et immobiles à jamais. Mais je suis déjà morte, semblait-elle penser tandis qu'elle se déprenait du pont comme si elle en avait été coupée par une faux. Je suis déjà morte, répétait sa pensée, et sur des pieds étranges son visage blanc courait lourdement vers Daniel.

Une fois sur la route — son sang s'était remis à pulser régulièrement dans ses veines —, ils s'éloignèrent en mar-

chant rapidement, côte à côte. Dans la poussière, on voyait la trace hésitante de l'unique automobile de Brejo Alto. Sous le ciel lustré le jour vibrait en ce dernier moment avant la nuit, dans les sentiers et dans les arbres le silence se concentrait, lourd de touffeur — elle sentait sur son dos les derniers rayons tièdes du soleil, les nuages épais d'un or intense. Pourtant il régnait un vague froid, comme venu du boqueteau déjà plongé dans l'ombre. Ils regardaient devant eux le corps élancé — il y avait une menace de transition dans l'air qu'ils respiraient... L'instant suivant allait apporter un cri et quelque chose confusément se détruirait, ou bien la nuit légère calmerait soudain cette existence excessive, fruste et solitaire.

Ils avançaient à grands pas. Un parfum flottait qui dilatait le cœur. Les ombres peu à peu couvraient le chemin et quand Daniel poussa le lourd portail du jardin, la nuit reposait déjà. Les lucioles trouaient la pénombre de points livides. Ils s'arrêtèrent un moment dans le noir, indécis, avant de se mêler à ceux qui ne savaient pas, échangèrent un regard comme pour la dernière fois.

— Daniel, murmura Virginia, même à toi je ne peux pas en parler ?

— Non, dit-il, surpris par sa propre réponse.

Ils hésitèrent un instant, délicats, paisibles. Non, non !... elle disait non à la peur qui s'approchait, comme pour gagner du temps avant de se précipiter. Non, non, disait-elle en évitant de regarder à l'entour. La nuit était tombée, la nuit était tombée. Ne pas se précipiter ! Mais soudain quelque chose ne se contint plus et commença

d'arriver. Oui, là même allaient se lever les vapeurs de l'aube malade, pâle, comme la fin d'une douleur — Virginia les voyait, saisie d'un calme soudain, soumise et pensive. Chaque branche sèche se cacherait sous une luminosité de caverne. Cette terre au-delà des arbres, castrée en bourgeon par le brûlage, apparaîtrait à travers le brouillard mou, noircie et difficile comme à travers un passé — elle la voyait maintenant paisible et inexpressive, comme privée de mémoire. L'homme mort glisserait pour la dernière fois entre les arbres endormis et glacés. Telles des heures sonnant au loin, Virginia sentirait sur son corps le toucher de sa présence, elle se lèverait de son lit très lentement, sûre et aveugle comme une somnambule, et dans son cœur un point pulserait faiblement, presque défaillant. Elle lèverait la vitre de la fenêtre à guillotine, les poumons envahis par la brume froide. Plongeant son regard dans le noir aveuglant, ses sens frémissant dans l'espace glacé et coupant, elle ne percevrait rien sinon la quiétude ombreuse, les branches tordues et immobiles... la longue étendue perdant ses limites dans un soudain et insondable brouillard — là était la limite du monde possible ! Alors, fragile comme un souvenir, elle entreverrait la tache fatiguée du noyé s'éloigner, disparaître et réapparaître parmi des brumes, plonger enfin dans la blancheur. Pour toujours ! soufflerait l'ample vent dans les arbres. Elle l'appellerait, presque sans voir : eh l'homme, vous, l'homme ! pour le retenir, pour le ramener ! Mais c'était pour toujours et même si Granja Quieta s'étiolait et que de nouvelles terres surgissent indéfiniment, jamais cet

homme ne reviendra, Virginia, jamais, jamais, Virginia. Jamais. Elle s'arracha de la somnolence où elle avait glissé, ses yeux acquirent une vie perspicace et chatoyante, des exclamations contenues lancinaient dans sa poitrine étreinte, l'incompréhension ardue et asphyxiée précipitait son cœur dans le noir de la nuit. Je ne veux pas que la chouette ulule, se cria-t-elle dans un sanglot muet. Mais la chouette aussitôt émit un chuintement noir sur une branche. Elle sursauta — n'avait-elle pas ululé avant sa pensée ? Ou au même instant ? Je ne veux pas entendre les arbres, disait-elle en tâtonnant en elle-même, en avançant stupéfaite. Et les arbres, sous l'effet d'un coup de vent subit, bougeaient avec une rumeur lente de vie étrange et haute. Ou bien n'avait-ce pas été un pressentiment ? s'implorait-elle. Je ne veux pas que Daniel bouge. Mais Daniel bougeait. Le souffle léger, dotée d'une ouïe nouvelle et surprise, elle semblait capable de pénétrer les choses, de s'en évader en silence comme une ombre, faible et aveugle, elle sentait la couleur et le son de ce qui était sur le point d'arriver. Elle avançait, tremblante, devant elle-même, elle volait avec ses sens en avant, traversant l'air tendu et parfumé de cette nuit nouvelle. Je ne veux pas que l'oiseau vole, se disait-elle à présent, avec dans sa poitrine une quasi-lumière malgré sa terreur, et par une perception lasse et difficile, elle pressentait les mouvements à venir des choses juste un instant avant qu'ils ne résonnent. Et, l'eût-elle voulu, elle dirait : je ne veux pas entendre le roulement de la rivière, il n'y avait à proximité aucune rivière mais elle entendrait ses pleurs as-

sourdis sur de petites pierres... et maintenant... maintenant oui !...

— Virginia ! Daniel !

Pêle-mêle tout se précipitait, affolé et obscur, l'appel de leur mère sourdait du fond de la demeure et faisait surgir entre eux une nouvelle présence. La voix n'avait pas altéré le silence de la nuit mais avait réparti son obscurité comme si le cri avait été un éclair blanc. Avant d'avoir conscience de ses mouvements, Virginia se retrouva à l'intérieur de la maison, derrière la porte refermée. Le salon, l'escalier se perdaient dans un silence sombre et indistinct. Les flammes des lampes à huile vacillaient, épuisées par le souffle insistant et muet du vent qui les mouvait. A ses côtés se trouvait Daniel, les lèvres exsangues, dures et ironiques. Dans la quiétude de la Granja un cheval en liberté foulait lentement les herbes de ses pattes fines. Dans la cuisine on remuait des couverts, le son subit d'une cloche et les pas d'Esmeralda traversèrent rapidement une chambre... La lampe allumée vacillait calmement, l'escalier endormi respirait. Alors — ce n'était ni de soulagement ni d'avoir mis fin à la frayeur, mais en soi inexplicable, vivant et mystérieux — alors elle sentit une longue clarté, un haut instant ouvert en elle-même. Caressant de ses doigts froids la vieille bâcle de la porte, elle entrouvrit les yeux, tout en souriant malicieusement, profondément satisfaite.



Granja Quieta et ses terres s'étendaient à quelques milles des maisons qui s'aggloméraient autour de l'école et du dispensaire, bien à l'écart du centre commercial du bourg de Brejo Alto, la circonscription dont elles dépendaient. La bâtisse appartenait à la grand-mère ; ses enfants s'étaient mariés et vivaient au loin. Sauf le cadet qui avait ramené sa femme et Esmeralda, Daniel et Virginia étaient nés à Granja Quieta. Au fil des ans les meubles disparaissaient, vendus, cassés ou hors d'usage, et les chambres pâlissaient au fur et à mesure qu'elles se vidaient. Dans celle de Virginia, froide, légère et carrée, n'était resté que le lit. Avant de dormir elle accrochait sa robe au chevet et, gardant sa mince combinaison, les pieds souillés de terre, elle se mussait sous les énormes draps avec un long plaisir.

— Il vaudrait mieux avoir plus de meubles et moins de chambres, se plaignait Esmeralda, les yeux baissés de rage et de mécontentement, ses grands pieds nus.

— Je pense exactement le contraire, répondait le père quand il émergeait de son silence.

Toutefois, l'escalier était recouvert d'un épais tapis de velours pourpre, qui datait du mariage de la grand-mère.

Il se ramifiait au long des corridors jusqu'aux chambres comme un luxe inattendu, solide et solennel. On ouvrait les portes et au lieu de l'avenante richesse qu'il annonçait, on ne trouvait que le vide, le silence et la pénombre, le vent qui communiquait avec le monde par les fenêtres sans rideaux. A travers le châssis de la fenêtre, on voyait, au-delà du jardin plein de plantes enchevêtrées et de branches sèches, la longue étendue de terre où murmurait un silence attristé. Même la salle à manger, la plus vaste pièce de la demeure, au rez-de-chaussée, étalait de longues ombres humides sur tous ses murs. Elle semblait presque déserte, malgré la table en chêne massif, les chaises légères et dorées d'un mobilier ancien, une deserte aux fines pattes arquées, l'air vif dans les verrous lustrés et un large vaisselier où luisaient, translucides, tels des cris étouffés, des verres et des cristaux endormis en poussière. Sur une étagère de ce meuble reposait la cuvette en faïence rose, dont une eau froide dans la pénombre rafraîchissait le fond où se débattait, captif, un ange gras-souillet, contorsionné et sensuel. Des décorations s'élevaient au long des murs, traçant des ombres verticales et silencieuses sur le sol.

Les après-midi où le vent rôdait dans la Granja — les femmes dans les chambres, le père au travail, Daniel en brousse — les après-midi lisses où un vent gorgé de soleil soufflait comme sur des ruines, dénudant les murs rongés, Virginia vaguait dans la limpidité à l'abandon. Elle marchait, regardait, en proie à une distraction grave. Il faisait plein jour, les champs s'étendaient clairs, sans

taches, et elle se déplaçait comme une insomniaque. Elle sentait une vague nausée dans ses nerfs calmes — petite et maigre, les jambes marquées par des moustiques et des chutes, elle s'arrêtait devant l'escalier pour l'observer. Les marches dans leur montée sinueuse atteignaient une grâce ferme si légère que Virginia en perdait la perception presque dans l'instant où elle la captait et elle se figeait, ne voyant plus que du bois poussiéreux et du velours incarnat, marche après marche, des angles secs. Mais sans savoir pourquoi, elle s'arrêtait, agitant mollement ses bras nus et graciles. Elle vivait au bord des choses.

Le salon. Le salon plein de points neutres. L'odeur de maison vide. Mais le lustre ! Il y avait le lustre. La grande araignée scintillait. Elle le regardait, immobile, inquiète car elle croyait y pressentir une vie terrible. Cette existence de glace. Une fois ! la fois où, à son coup d'œil, le lustre répondait par un débordement de chrysanthèmes et de gaieté. Une autre fois, tandis qu'elle traversait en courant le salon, il était une chaste semence. Le lustre. Elle sortait en bondissant sans regarder derrière elle.

Le soir, le salon clignotait dans une suave clarté. Deux lampes à huile posées sur la console étaient à la disposition de ceux qui allaient se retirer. Avant d'entrer dans la chambre, il fallait éteindre la lumière. A l'aube, le chant d'un coq était une croix limpide dans l'espace encore obscur — le trait humide épandait une odeur fraîche par la distance, le trille d'un oiseau griffait la surface de la pénombre sans y pénétrer. Virginia entrelevait ses sens assoupis, les yeux fermés. Les cris sanguinolents et jeunes

des coqs se répétaient, égaillés dans les alentours de Brejo Alto. Un tremblement secouait une crête rouge tandis que des pattes délicates et décidées avançaient des pas lents sur le sol pâle, le cri fusait — et au loin, tel le vol d'une flèche, un autre coq dur et vif ouvrait son bec farouche et répondait — et les oreilles encore endormies ne prêtaient qu'une vague attention à ces cris. Le matin extasié et faible se propageait comme une nouvelle. Virginia se levait, enfilait sa robe courte, ouvrait les hautes fenêtres de la chambre, la brume pénétrait, lente et oppressée. Elle y baignait sa tête, le visage doux comme celui d'un animal qui mange dans la main. Son nez bougeait, humide, sa face froide affinée à la clarté s'avancait dans un élan tâtonnant, libre et effaré. Elle ne distinguait qu'un ou deux barreaux de la grille du jardin. Le fil de fer barbelé pointait, sec, de l'intérieur de la brume glacée ; les arbres émergeaient, noirs, ils dissimulaient leurs racines. Virginia ouvrait de grands yeux. Là-bas se trouvait la pierre ruisselante de rosée. Et au-delà du jardin la terre disparaissait brusquement. Toute la maison flottait, flottait sur des nuages, détachée de Brejo Alto. Même la brousse sauvage s'éloignait, pâle et paisible, et c'est vainement que Virginia en cherchait la ligne familière dans sa propre immobilité ; les brindilles éparpillées sous la fenêtre, près de l'arcade décadente de l'entrée, gisaient nettes et sans vie. Pourtant au bout d'un moment le soleil surgissait, blanchâtre comme une lune. Au bout d'un moment les nuées s'évanouissaient avec la rapidité d'un rêve dispersé et tout le jardin, la demeure, la plaine, les bois étincelaient en

émettant de petits sons délicats, cassants, encore fatigués. Un froid intelligent, lucide et sec, parcourait le jardin, s'insufflait dans la chair de son corps. Un cri de café frais montait de la cuisine, mêlé à l'arôme suave et haletant de l'herbe mouillée. Le cœur battait plus vite, agité, douloureux et humide, comme traversé par un désir impossible. Et la vie de chaque journée recommençait, perplexe. Le visage tendre et glacé comme celui d'un lièvre, les lèvres durcies par le froid, Virginia restait à la fenêtre un vague instant à écouter par un point quelconque de son corps l'espace devant elle. Elle hésitait entre le désappointement et un enchantement difficile — comme une folle le jour venu la nuit mentait...

Comme une folle la nuit mentait, comme une folle la nuit mentait — Virginia descendait nu-pieds les marches poussiéreuses, ses pas feutrés par le velours. Ils se mettaient à table pour prendre le petit déjeuner et si elle ne mangeait pas assez, elle était giflée sur-le-champ — comme c'était bon, la main ouverte volait très vite et claquait avec un bruit joyeux sur une de ses joues, rafraîchissant la pièce sombre avec la délicatesse d'un éternuement. Son visage s'éveillait comme une fourmilière au soleil et alors elle redemandait du pain de maïs, saisie d'une faim mensongère. Le père continuait de mâcher, les lèvres humides de lait, tandis qu'au gré du vent une certaine gaieté dans l'air hésitait. Un bruit frais au fond de la demeure emplissait légèrement la pièce. Mais Esmeralda s'échappait toujours, le dos raidi, le buste redressé. Car la mère se levait, pâle, et disait en bégayant — en même

temps un peu de froid pénétrait par le vide clair de la fenêtre et, voyant le visage dur et aimé de Daniel, Virginia sentait son cœur éperdu et léger se gonfler d'une envie de fuir avec lui et de l'entraîner en courant —, en même temps la mère disait :

— Je n'ai même pas droit à un fils ?

A une fille elle aurait dû dire, pensait Virginia sans lever les yeux de sa tasse car à ces moments-là, même le hennissement d'un cheval dans le pâturage blessait comme une audace triste et pensive. Ensuite Esmeralda et la mère bavarderaient longuement dans la chambre, les yeux brillant de rapides connivences. De temps à autre toutes deux travaillaient à la confection d'une robe comme si elles défiaient le monde. Le père ne parlait jamais à Esmeralda et personne n'évoquait sinon de loin ce qui lui était arrivé. Même Virginia n'avait jamais cherché à savoir : elle aurait pu vivre avec un secret irrévélé en son pouvoir sans la moindre angoisse comme si c'était ça la véritable vie des choses. Esmeralda empoignait le pan de la longue jupe qu'elle portait à la maison, montait l'escalier, dans sa chambre brûlait un parfum irrité, insistant et solennel : on ne pouvait alors y rester que quelques minutes, soudain la fragrance vous soulait et provoquait une torpeur nauséuse de chapelle. Mais elle-même restait absorbée devant la coupelle qui servait d'urne, elle semblait aspirer la flamme chaude de toute la force de ses yeux féminins et hypocrites. Tous ses dessous étaient brodés à la main. Le père ne regardait pas Esmeralda — comme si elle était morte. La dernière fois qu'il l'avait touchée,

**Payot & Rivages**

*Le Seul Moyen de vivre, Lettres*, 2008

ET AUSSI

***des femmes-Antoinette Fouque***

Benjamin Moser, *Pourquoi ce monde*,  
*Clarice Lispector, une biographie*, 2012

*Chroniques*,  
Édition complète sous la direction de Benjamin  
Moser, 2019

Collection « La Bibliothèque des voix »

*La Passion selon G. H.*, lu par Anouk Aimée, 1983

*Liens de famille*, lu par Chiara Mastroianni, 1989

*L'Imitation de la rose*, lu par Hélène Fillières, 2008

*Amour* et autres nouvelles, lu par Fanny Ardant,  
2015

*L'Heure de l'étoile*, lu par Sterenn Guirriec, 2020

Publié en 1946 au Brésil, *Le Lustre* est le deuxième livre de Clarice Lispector. Elle a vingt ans quand elle écrit ce roman qui nous apparaît aujourd'hui comme le livre matrice de toute son œuvre : sa voix, sa sensibilité au monde et aux êtres, son acuité à capter les scènes de la vie quotidienne, son humour tendre et féroce s'y expriment déjà avec la maîtrise de toute son œuvre ultérieure. Roman d'apprentissage pour le fond, *Le Lustre* est à certains égards un tableau d'époque à la fois réaliste et symbolique où la romancière trouve d'emblée l'écriture – son écriture – qui exprime l'angoisse d'être, la difficulté d'aimer, l'aspiration à trouver un équilibre et à se libérer dans un temps et un espace subjectifs – l'instant de la mort violente qui est celui de la révélation douloureusement et vainement cherchée dans la vie.

J.T.